

Nous autres, eux autres et l'autre rive

Marco Micone, *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1992, 119 pages.

Ook Chung, *Nouvelles orientales et désorientées*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 153 pages.

Jean Basile, *Keepsake 1*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 145 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 36, Number 6 (216), December 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1994). Review of [Nous autres, eux autres et l'autre rive / Marco Micone, *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1992, 119 pages. / Ook Chung, *Nouvelles orientales et désorientées*, Montréal, l'Hexagone, 1994, 153 pages. / Jean Basile, *Keepsake 1*, Montréal, VLB éditeur, 1992, 145 pages.] *Liberté*, 36(6), 128-139.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

NOUS AUTRES, EUX AUTRES ET L'AUTRE RIVE

Marco Micone, Le Figuier enchanté, Montréal, Boréal, 1992, 119 pages.

Ook Chung, Nouvelles orientales et désorientées, Montréal, l'Hexagone, 1994, 153 pages.

Jean Basile, Keepsake 1, Montréal, VLB éditeur, 1992, 145 pages.

Une Amérique mal ficelée, tout juxtaposé en vrac. Comprimé de temps et d'espace, tous les pays, toutes les Histoires, tous les peuples. Œcuménisme du pauvre, du poursuivi, de celui qui n'a pas le droit à la parole. En vrac. Éclaté. L'Amérique de toujours. Pas un pays. Des imaginaires, des nostalgies. Des remake, des ersatz.

Régine Robin, *La Québécoite*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 64.

La distinction entre Québécois de souche (française) et Québécois d'une autre origine (ethnique) est malséante, mais si le nouveau conformisme politique devait se con-

tenter de taire poliment les innombrables différences qui se rencontrent dans toute société, cette aveugle discrétion n'aboutirait-elle pas à une aberration aussi invivable que la persécution des ghettos ? Entre la parole bâillonnée des minorités et la langue de bois de l'orthodoxie bien pensante, il m'arrive de voir plus de convergence que de contradiction. Ce n'est pas pour lui imputer pareil égarement que je cite *La Québécoite*, mais pour rappeler que ce roman, plus de dix ans après sa parution, n'a rien perdu de son actualité. On peut en dire autant d'un petit récit moins remarqué de Louis Gauthier, publié en 1984, et qui va droit au but :

La culture, c'est quand les autres nous envahissent, quand les autres nous prennent à nous-mêmes pour nous faire entrer dans ce qu'ils sont, quand ils nous donnent leurs mots pour voir et pour sentir et pour penser et pour parler, et peu importe que ces mots soient anglais, français ou chinois, féminins, masculins ou neutres, ils ne sont jamais neutres. (...) Et toi qui me prends pour un écrivain, qu'est-ce que tu penses que je suis, un mot¹ ?

Ces remarques me viennent à propos de trois livres écrits respectivement par un Italo-Québécois connu pour ses œuvres dramatiques, un jeune nouvelliste japonais de naissance et coréen d'origine, enfin un Montréalais franco-russe mort il y a trois ans après avoir fait ici une carrière de journaliste et de romancier. Les trois titres sont publiés dans des collections québécoises existantes²

1. Louis Gauthier, *Voyage en Irlande avec un parapluie*, Montréal, VLB éditeur, 1984, p. 62-64.

2. Au gré de certains, la littérature québécoise n'est pas assez « multi-ethnique » et les éditeurs québécois pas assez ouverts aux autres cultures. Les Éditions Balzac ont créé l'été dernier la collection « Autres Rives », réservée aux auteurs d'origine étrangère. En rendant compte

et posent le problème de l'émigration, soit en exprimant ouvertement les vexations diverses et les attitudes racistes auxquelles sont exposés les nouveaux venus, soit en explorant, chacun à sa façon, les angoisses plus ou moins secrètes d'une conscience déracinée. On y trouvera, à coup sûr, un ton et un matériau originaux, de même qu'une écriture aussi percutante que la singulière expérience dont elle se nourrit. Le premier intérêt de ces chroniques vagabondes réside dans un regard neuf qui réveille l'étonnement partout où il se pose, fraîcheur (non exempte de tension ni d'embarras) qui tient sans doute au déroutement des habitudes et des automatismes inhérents à la culture, cette longue chaîne d'adaptations et d'appropriations qu'on finit par confondre avec son identité.

L'émigrant est celui qui se découvre un jour extérieur à sa propre culture, alors qu'il l'a cachée au plus profond de lui-même. Ce paradoxe est à la fois un déchirement pour l'écrivain et un don pour l'écriture : depuis Kafka et Joyce, on sait de quel trésor l'exil peut enrichir la maturation d'une œuvre littéraire. L'auteur du *Figuier enchanté*, qui avoue relier sa vocation littéraire aux tourments de sa précoce expérience de l'émigration, ne dit pas autre chose : « Les grandes œuvres littéraires le prouvent de manière éclatante : au-delà des clivages, elles mettent à nu un noyau de désirs et d'angoisses, de rêves et de doutes enfoui en chacune de nos singularités. » (p. 15) La langue, les mœurs, le climat et l'environnement humain, le paysage naturel et l'espace mental, presque tout ce qui fait qu'on est ce que l'on est, voilà tout ce qui sera peu à peu remplacé ou déplacé chez l'immigrant,

du débat qui soulignait le lancement des premiers titres de la nouvelle collection, Jacques Therrien se demandait, dans *Le Devoir* des 13 et 14 août 1994 (Cahier « Les Arts », p. C-6) : « La littérature multi-ethnique crée-t-elle un nouveau ghetto littéraire ? »

afin qu'une autre langue, un nouveau milieu et des contraintes sociales complètement différentes soient assimilées sous la pression de conditions souvent harassantes, puisque guerres, épidémies, crises politiques et économiques sont les causes les plus ordinaires des mouvements de populations.

Conçoit-on l'envergure du drame collectif et la somme d'énergie que cela représente ? Que sait-on, par exemple, des paysans du sud de l'Italie, dont plusieurs générations ont quitté le sol natal pour aller tenter leur chance en Amérique et constituer l'importante minorité italienne de Montréal ? Dans *Le Figuier enchanté*, Marco Micone fait un récit à la fois personnel et communautaire de cet exode en alliant le souvenir à la réflexion et en usant des formes conjuguées de l'anecdote, de la lettre, du dialogue et de l'essai. Rêve fabuleux dans la misère rurale de la Molise ou illusion désavouée dans la pénible réalité des nouveaux arrivants, l'aventure reste surtout celle d'une irréversible rupture : « Ni tout à fait italienne, ni tout à fait québécoise, ma culture est hybride. En plus de cette ville, je porte en moi le village qui jadis s'arracha à sa colline pour se tapir dans la mémoire de chaque déraciné. » (p. 100) Cette autobiographie joint la couleur et la chaleur du témoignage à une composition très consciente des différents tableaux qu'elle réunit.

L'histoire commence à Lofondo, village semblable à beaucoup d'autres patelins dépeuplés par les vagues successives d'une émigration plus ou moins continue depuis la fin du XIX^e siècle³. Les pères de famille s'em-

3. « En cent ans, près de vingt-cinq millions d'Italiens quittèrent leur pays, les uns allant, vers la fin du siècle dernier, remplacer les esclaves nouvellement affranchis de l'Amérique du Sud, les autres déferlant sur l'Amérique du Nord.

« Aujourd'hui, environ deux cent mille Québécois et plus d'un million de Canadiens sont d'origine italienne. » (Marco Micone, *Le Figuier enchanté*, p. 12)

barquent seuls et écrivent des lettres à leur femme et à leurs enfants restés là-bas, en attendant de trouver le revenu qui permettra de réunir la famille et d'assurer sa subsistance dans son nouveau milieu, « une ville sans importance dont la minorité francophone était en voie d'assimilation » (p. 47). Après avoir longtemps résisté à l'attraction du nouveau continent, le père du narrateur finira par suivre le courant. Son fils, Nino, a déjà vu partir son meilleur ami, Luca, avec qui il se livrait naguère au commerce de la gomme à mâcher. La demande de la friandise exotique était forte chez les garnements du village, au point de symboliser efficacement l'irrésistible attraction du mythe américain. Lorsque Nino ira rejoindre son père à Montréal, son grand-père lui fera planter un figuier avant de partir, pour « pouvoir en prendre soin comme si c'était toi » (p. 79). C'est ainsi que le goût de la figue l'emporte finalement contre la saveur artificielle du chewing-gum : revenu à Lofondo après quelques années, Nino éprouvera un sentiment très vif devant l'arbre fruitier cultivé par son grand-père. Preuve vivante de l'enracinement de la mémoire ancestrale, l'enchantement de ce moment poétique a inspiré le titre du récit.

Il y a de la tendresse et de l'indignation dans la voix parfaitement contenue de Marco Micone. Il y a aussi de la verve et de l'humour. À travers les épisodes étroitement imbriqués d'une aventure qui met en jeu une foule de personnages colorés, le lecteur n'est pourtant jamais encombré de détails superflus dans ce texte où le pittoresque tient parfois beaucoup de place. Sans ménager les sociétés d'accueil (le Canada, le Québec et Montréal au lendemain de la Seconde Guerre mondiale), l'écrivain réserve toute sa sévérité pour dénoncer l'incurie, l'avidité et la corruption des dirigeants italiens, ceux de la péninsule comme les leaders locaux de la minorité italo-montréalaise. Ces derniers sont principalement respon-

sables d'avoir incité les leurs à s'intégrer à la culture anglophone dominante (sur le continent nord-américain) plutôt qu'à la majorité francophone du Québec, et cela au nom d'une « italianité aussi patriotarde qu'évanescence » et d'une « canadianité pétrie de multiculturalisme » (p. 94). Il peint sans complaisance la « coterie tentaculaire » (p. 92) qui se compose de quatre types d'individus : le raté nouvellement arrivé, le parvenu, le curé et l'enseignant.

La politique du multiculturalisme leur fournira à la fois le support idéologique et les moyens financiers pour promouvoir la prétendue culture d'origine qui, tout en dégénéralant en manifestations folkloriques, contribuera néanmoins à resserrer la cohésion de la communauté et à consolider le pouvoir de ses leaders. Aiguillonnés par le groupe anglophone aussi discret que puissant, quatre types de leaders se porteront à la défense de l'école anglaise pour les italo-phones tout en sachant qu'il n'y avait pas de meilleur moyen de les marginaliser. (p. 89)

*

Le décès d'un écrivain, comme toute perte humaine, n'est jamais un événement réjouissant, mais les créateurs ne disparaissent pas exactement comme le commun des mortels. Il arrive assez souvent que leur mort soit l'occasion d'une révélation essentielle à la vie de l'œuvre. C'est ce que je me dis en lisant le très étrange recueil posthume d'écrits divers de Jean Basile, *Keepsake 1*, dont le titre semble promettre d'autres inédits⁴. Bien que la plupart de ces textes appartiennent sans doute aux derniers mois

4. En quatrième de couverture, l'éditeur présente en effet le livre comme un « premier *Keepsake* ».

de l'auteur de *La Jument des Mongols* (1964) et qu'ils soient surtout inspirés par des souvenirs intimes, ce n'est pas du tout la prose d'un mourant que l'on trouvera dans ces pages. La liberté et le mouvement de la phrase, la sobriété et la vivacité de l'émotion, l'efficacité et la justesse de l'expression traduisent ici la maturité d'un écrivain pour qui l'écriture est encore indissociable d'une certaine errance : « Et qu'est-ce qu'un écrivain sinon un être qui marche et qui cherche ? (...) Maintenant, je suis sédentaire. Ce ne sont plus les pieds qui errent mais la tête. Rêveries... Où tout cela nous mène-t-il ? Voyons, on le sait bien. » (p. 94-96) Cette pudeur (on comprend que cette réponse est celle d'un homme qui écrit en contemplant l'autre rive) n'est pas la moindre qualité des remarquables « confidences » qui composent le recueil.

Tout le monde sait que Jean Basile est né d'une mère française et d'un père russe chassé par la révolution bolchévique, qu'il a grandi à Paris avant de se faire l'apôtre montréalais de la contre-culture des années soixante et soixante-dix (*Mainmise*) et le romancier baroque des candides révolutions de cette époque hallucinée. Des premières lectures qui ont marqué sa vie de dilettante au portrait ému des parents que les capricieux hasards de l'existence lui ont donnés pour géniteurs, Jean Basile tire les éléments d'un merveilleux récit autobiographique intitulé « Deux médaillons familiaux » : « Il me semble que les morts nous accompagnent tant que leur souvenir reste en nous et c'est pour toujours. Parfois, ils s'agitent et la vie devient impossible. Parfois, ils s'apaisent et tout redevient harmonieux et normal. Ils apparaissent en transparence pour ceux qui nous regardent et savent voir. » (p. 86)

Qui a lu Hector Malot ? Quant à moi, je n'en avais jamais entendu parler avant d'apprendre par ce texte qu'il s'agit de l'auteur de *Sans famille*, un roman publié

en 1878. Le jeune Jean Basile, âgé d'une dizaine d'années vers la fin de la guerre, le lisait à sa mère atteinte d'une maladie mortelle. « C'est charmant et je n'ai rien oublié du tout » (p. 87), note-t-il cinquante ans plus tard, à propos de cette lecture séminale reprise à la veille de son propre bilan existentiel. *Sans famille* raconte donc l'histoire d'un orphelin appelé Rémi. L'enfant est adopté par un ouvrier-maçon, mais celui-ci est victime d'un accident de travail et doit se résoudre à vendre le malheureux garçon à un vieil Italien, Vitalis, directeur d'une petite troupe de cirque ambulante ! Passons sur cette affabulation à la Paul Féval, avec ses rebondissements et ses naïvetés délicieuses qui semblent avoir tant marqué la sensibilité du jeune Basile. L'important, le voici :

C'est à cause de « Sans famille » que je me suis intéressé aux origines de ma famille. (...) Je suis né avec un nom russe qui ne signifie rien en Occident où ce n'est qu'un son : Bezrodnov. Mais, en russe, les noms de famille signifient quelque chose de concret, comme on dit en français Meunier ou Poitevin, par exemple, ce qu'on comprend immédiatement. Le mien, quand on le traduit, signifie littéralement « sans famille ». C'est un nom très commun en Russie et tout le monde sait de qui il est question. À cause de la situation sociale qui prévaut toujours en Russie, je n'ai jamais pu retrouver ma famille paternelle. Je suis doublement sans famille. (p. 101)

S'il n'a pas pu retracer sa famille paternelle, Basile donne cependant un portrait inoubliable de son père : « Cet homme a été un des grands amours de ma vie », écrit-il (p. 73). Il en fait un personnage de Tchekhov et de Dostoïevski, tout en consacrant une bonne partie de son texte à commenter, sous forme d'essai, les amours masculines de Tolstoï. La famille perdue est donc deux

fois retrouvée dans la généalogie du lecteur précoce qu'est ce fils d'un père « victime des théories délirantes de Karl Marx a[yant] épousé la petite fille d'un communard » (p. 100) ! Jean-Baptiste Clément, le grand-père maternel de Jean Basile-Bezrodnov, a écrit en effet des chansons socialistes dont certains « succès éternels » comme « Le Temps des cerises ». Et Hector Malot, à l'instar de Jules Vallès, n'a-t-il pas soutenu les communards ? Ces singulières filiations, où se mêlent familles livresques et lignées héréditaires, sont-elles vraiment crédibles ? Elles semblent venir si naturellement sous la plume que la question ne se pose guère. Elles sont peut-être moins fantaisistes qu'il pourrait sembler, compte tenu de l'unité composite du recueil qui s'ouvre sur une lecture très personnelle des rapports amoureux de Marcel Proust avec Alfred Agostinelli, qui fut son chauffeur et son secrétaire. La vie aventureuse de l'ami du romancier se distingue autant du roman proustien que les vertigineuses relations ébauchées par Basile se démarquent de la fiction, c'est-à-dire plutôt mal !

Agostinelli, qui se passionnait pour le pilotage des premières machines volantes, est mort dans un accident aérien. Proust en aurait fait ensuite le « modèle » du personnage d'Albertine. Convoquant une longue série de témoignages littéraires (Cocteau, Léautaud, Hermant et même quelques « prousquetaires » québécois) confrontés à sa propre lecture de *La Recherche*, Basile analyse à sa manière, qui n'est certainement pas banale, la place de l'aviateur dans la vie et l'œuvre de l'écrivain français. Il n'y a aucune complaisance dans cet exercice : « (...) je n'aime pas les écrivains riches, ces grands bourgeois de la Troisième République française qui dominèrent la littérature avec l'argent, le loisir que donne l'argent, le pouvoir que donne l'argent » (« Proust était-il aviateur ? », p. 57). Aussi bien dire que Proust tient ici le mauvais rôle,

c'est-à-dire tout le contraire de ceux que Basile confie à Léon Tolstoï et à Hector Malot dans un autre texte où il fait d'eux rien de moins que ses père et mère spirituels.

Dans une nouvelle intitulée « Un anniversaire », le lecteur de *Sans famille* donne des accents presque flaubertiens à la sexualité juvénile d'un lycéen pensionnaire dans un ancien château où se retrouvent les enfants des émigrés russes. Ce texte clôt le livre sur ce qui ressemble à un souvenir d'adolescence du narrateur. Le héros se retrouve souvent en territoire interdit : « Il trouvait des doubles sens insultants dans les réponses les plus banales qu'on lui faisait. » (p. 139) Cette polysémie généralisée, lieu commun des étrangers et des plumitifs, marque aussi les ambivalences du désir...

*

Le recueil d'Ook Chung ne s'intitule pas *Nouvelles orientales et désorientées* pour rien. Appliquées à l'ensemble des courts récits qu'elles coiffent, ces deux épithètes sont rigoureusement exactes. Je ne crois pas avoir rien lu de plus exotique dans un livre publié au Québec : dans « Le catcher du métro », un athlète payé pour contrecarrer les candidats au suicide raconte son étonnante mais brève carrière de philanthrope salarié dans le métro de Tokyo ; un romancier à succès, émule de Georges Simenon, perd son pari de rédiger un roman en trois jours dans une cage de verre exposée à la vue du public (« La cage de verre ») ; des Coréens émigrés au Japon ont recours à l'ancienne tradition du mariage posthume pour apaiser les mânes d'un des leurs assassiné dans une bagarre (« Noces de brume ») ; un insomniaque, qui peut-être rêve éveillé, raconte son accouplement avec une extra-terrestre dans « L'aube dangereuse » ; « Le royaume silencieux » a pour narrateur un poisson d'aquarium qui

débite l'aventure de son alphabétisation *in vitro* ; un adolescent qui vit dans un ranch du Colorado tombe candidement amoureux de sa cousine et l'éveil de sa sexualité l'amène à se castrer à coups de pierres : la nouvelle s'intitule « L'arbre sous la pluie ». Je ne donne ces exemples que pour illustrer la hardiesse et la violence imaginaire de l'univers que l'on peut découvrir dans ce premier livre d'Ook Chung, qui impose d'emblée sa vision en construisant un monde sans autre référence que la fascination des histoires qu'il nous propose.

La hantise de l'origine, le retour au pays depuis longtemps quitté et aux anciens liens familiaux sert de thème à plusieurs nouvelles « désorientées », mais la leçon de ces textes parfois chargés d'une sensibilité très vive semble faite pour décourager tout regard en arrière. Contrairement au point de vue quasi nostalgique de Micone, Chung semble envisager plus crûment la première patrie de ses personnages. Le style du nouvelliste pêche souvent par excès dans la recherche du mot rare et le culte de l'expression imagée, mais sa langue est précise et le mouvement de ses textes est dans l'ensemble impeccablement construit. La beauté des situations qu'il prête à l'imagination vaut amplement la peine de la lecture, vite changée en une délectation un peu malaisée, comme l'initiation aux raffinements inconnus d'une cuisine étrangère.

On trouve plus de diversité culturelle et moins de nombrilisme dans la production littéraire québécoise des dernières années, mais la question de l'altérité occupe aussi une place plus importante dans le discours socio-politique actuel. Les études littéraires se sont également beaucoup penchées sur le sujet. Tâchant de rassembler les résultats de cette réflexion, Sherry Simon note judicieusement :

(...) il faut préciser d'emblée que c'est beaucoup moins la littérature « ethnique » qui s'impose comme champ privilégié de recherche que les conceptions d'identité culturelle que véhicule le texte littéraire. En effet, la pluralité culturelle n'est pas la juxtaposition ou l'amoncellement d'unités culturelles autonomes et closes : l'ethnicité n'est pas l'envers réconfortant ou l'écho minoritaire du national. Le national et l'ethnique sont tous deux soumis à ce qu'on peut appeler l'épreuve de la culture, c'est-à-dire la reconnaissance du caractère mouvant, conflictuel, de plus en plus hybride des références et des symboles⁵.

La libre circulation des personnes et des sédiments de civilisation qu'elles déposent avec leurs bagages en débarquant sur la terre promise a cessé de susciter la surprise ou le scandale : Naïm Kattan et Dany Laferrière sont des écrivains québécois, tout comme ceux dont je viens de parler. Il ne s'agit pas de séparer la parole émigrante de la diction pure laine, mais on ne peut pas davantage ignorer les codages propres à telle ou telle tradition exogène fraîchement greffée sur le tronc d'une littérature longtemps soucieuse de se définir comme nationale et maintenant d'autant plus pressée de se refaire une beauté transculturelle, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs actuels.

5. Sherry Simon, « L'altérité revisited », dans *Pour un bilan prospectif de la recherche en littérature québécoise* (Louise Milot et François Dumont, dir.), Québec, Nuit blanche éditeur, 1993, p. 261.